

PARIS NE DORT JAMAIS

L'héritage

Philippe Cloutier

Un journaliste proche de la retraite et blasé voit sa curiosité piquée par des morts étranges de visiteurs venus à Paris. Des infarctus, mais des hommes n'ayant pas d'antécédents cardiaques. Ce journaliste va mener l'enquête pour découvrir un complot centenaire.

A Maryline, William, Alexandre, Maud, Théo, Yoan, Micheline et tous ceux que j'aime et qui se reconnaîtront.

Mes remerciements à Maryline, Josette, René, Fanny, Leïla, Merlin, Herminie, Kathia, Line et Christelle pour leur soutien.

Philippe Cloutier © 2019
Tous les droits réservés dans tous les pays
ISBN : 979-10-227-8920-2
Couverture – © Philippe Cloutier 2019
Quatrième de couverture – crédit photo Alexandre Cloutier

- Chapitre 1 -

Paris engourdi se réveillait. Les premières lueurs du jour pointaient et Bob eu bien du mal à sortir de son lit. Il fallait pourtant se lever et rejoindre le journal pour une nouvelle journée de monotonie et de médiocrité. Il était vraiment blasé et son weekend n'avait pas été très réjouissant. Marlène lui avait encore fait une crise de jalousie. Depuis quatre ans qu'elle était sa petite amie, c'était une habitude, un rituel quasi mensuel et Bob l'acceptait, résigné. Quatre années à faire les allers-retours entre Paris et Dijon où elle habitait et toujours la même frustration de ne pas pouvoir quitter son travail à Paris alors qu'elle était loin.

Marlène, c'était un petit pinson, courageuse, qui élevait sa fille de douze ans seule, le père ayant fui avant sa naissance pour « préserver son indépendance et sa libre-pensée », texte placé sur un criminel post-it laissé sur le réfrigérateur un beau matin.

Marlène était assistante médicale dans un cabinet en ville, à quinze minutes de son domicile. Mais la blonde était aussi un ouragan de jalousie, persuadée d'être abandonnée à chaque séparation et qui ne savait pas profiter de l'instant présent tant la peur de la séparation ou de l'éloignement dominait ses angoisses et contribuait à son anxiété.

Bob s'en accommodait pourtant car elle était vraiment une chic fille, mais il était résigné, avec le sentiment que même sa vie personnelle n'était qu'une continuité de médiocrités. Les instants passés avec Marlène et sa fille étaient autant de bonheurs et de douceurs qui le faisaient tenir jusqu'au weekend suivant.

Mais combien de temps cela durerait-il ? Il ne voulait même pas y songer. Il était inféodé aux événements qui rythmaient sa vie, il ne contrôlait rien, il avait lâché prise complètement pour ne pas devenir fou. Mais que le prix à payer était élevé ! Il pensait aussi que le risque de rupture était constant et ne souhaitait pas perdre Marlène. Hélas, il ne savait pas comment la rassurer, tout au moins tant qu'il ne serait pas à la retraite, situation qui semblait encore du domaine du rêve tant l'âge où il pourrait envisager de partir lui semblait loin et fuyant comme l'horizon. Et puis, le montant de la pension escomptable semblait tant exposé à la fonte par les gabegies politiques qu'il en vivait une anxiété grandissante. Comment vivre avec si peu ?

Alors que son second réveil sonnait le deuxième rappel, Bob s'étira. Le deuxième réveil, c'était la sécurité ultime de 6:30 ! Se lever après, c'était prendre le risque d'arriver en retard au bureau. C'était là aussi une habitude d'homme seul. Le café infusait déjà dans la cuisine. Une idée de Marlène cette machine avec une horloge. Un gain de deux à trois minutes chaque matin et un petit confort agréable à condition d'y songer la veille. Bob oubliait de temps à autres, moins souvent à présent, mais chaque oubli lui rappelait combien Marlène avait aussi du bon sens pratique.

Bob, c'était son diminutif. Son véritable nom était Robert Legagneux, né à Angers environ 59 ans plus tôt, mais tout le monde l'appellait Bob. Certaines âmes peu charitables lui donnaient le sobriquet de Bob Laguigne, probablement à cause de son absence de chance dans la vie. Professionnellement, il avait toujours eu le sentiment d'être un journaliste « moyen », enchaînant les reportages sans réelle investigation excitante et les mises au rencard en pages intérieures à cause d'événements autrement prioritaires. Il trainait les exemples les plus marquants comme autant de plaques de plomb dans ses poches. Son investigation sur la corruption des politiques dans le Val de Marne pendant l'été 2001, mise en 13^{ième} à cause des tours jumelles en septembre. Cette enquête sur la pollution de la Marne et de l'eau du robinet, résumée à vingt lignes en 8^{ième} suite à la grève de l'équipe de France de football en Afrique du Sud.

Les autres cas étaient moins marquants, mais il avait le sentiment que la guigne était un peu comme son ombre parfois, sans poids mais toujours là.

Bob, il aimait bien son diminutif. Ce côté américain, polar, vieille bagnole et bar de nuit, c'était sympa. Peut-être que sa véritable destinée était de devenir flic. C'était raté.

« Laguigne », c'était le sobriquet comptant comme une des innombrables strates ajoutées à sa frustration, confirmant son impression de médiocrité.

Sa vie n'était pas moche, elle était juste terriblement banale, tellement insipide. C'était tellement lourd à porter. Heureusement, Marlène était là. Par moment, il se demandait bien ce qu'elle pouvait lui trouver, elle qui était si déterminée et si courageuse, dans la plénitude de sa quarantaine. Peut-être son air de chien battu mais qui reste fidèle et qui ne s'emporte jamais.

Sa tasse de café fumante à la main, la radio débitait les premières nouvelles de la journée. Les confrères journalistes des médias parlés avaient-ils la belle vie ? Aucune idée et aucune jalousie non plus !

L'heure tournait et Bob savait qu'il ne lui restait que peu de temps pour se raser et se doucher. Il avala sa tartine tout en débarrassant sa tasse. Le lave-vaisselle commençait à déborder de la vaisselle sale de la semaine dernière et l'odeur qui s'en exhalait imposait une activation immédiate. Encore une anomalie d'homme seul qui ne se produisait jamais chez Marlène !

La douche fut salutaire, surtout avant de se raser. Autant éviter une boucherie organisée... Encore un rasoir qui coupait mal, une serviette pas sèche. Bob soupira, c'était vraiment médiocre.

Dans le métro du matin, le mélange des odeurs des « inondés » de parfum avec ceux qui « économisaient » la douche restait simplement insupportable. Le mélange d'odeurs de fennecs et de n°5, c'était une horreur de chaque jour pour les Parisiens et tous ceux qui fréquentaient les transports en commun dans le monde.

Mélangées aux relents de cigarette ou de « shit », c'était la migraine assurée. Imaginez... Vous passez derrière une femme parfumée, votre nez capte son parfum, vous essayez d'en deviner le nom et la fin d'inspiration vous fait prendre une pleine bouffée d'odeur d'aisselles et de tabac froid. Mais Bob supportait, comme tous les visages refermés qui l'entouraient.

« Concorde » : il fallait changer de ligne. Encore sept stations. La foule, les quais, la monotonie. L'homme moderne utilisait maintenant un nouvel anesthésique : internet sur son portable.

Personne ne se parle plus, personne ne sourit. Facile de reconnaître les touristes. Ils sont les seuls à s'amuser, visiter Paris et sourire dans le métro.

La rédaction du journal s'était installée dans un ancien immeuble du 15^{ième} lors de la dernière réduction d'effectif. Il y avait là une quarantaine de personnes qui s'occupaient de tous les sujets, mais comme partout, le nerf de la guerre primait et si le service publicité s'enrhumait, c'était la direction qui réagissait comme si elle avait attrapé le choléra. Ce matin, l'ambiance était presque à la peste bubonique. Une odeur de plan social comme Bob avait déjà traversé plusieurs fois et qui transpirait déjà, depuis l'hôtesse de la réception jusqu'aux collègues croisés.

« Le patron veut te voir Bob ! »

Jacques Delhelle, encore un jeune requin mis en place par l'actionnaire principal et « géniteur ». Un gamin plein de suffisance et persuadé de la justesse de sa stratégie fluctuante. Le journal était en perdition depuis deux ans, perdant des annonceurs chaque mois, mais rien ne changeait. Le vrai journalisme avait été abandonné au profit des rumeurs et des scoops initiés par les réseaux sociaux. Personne ne voulait comprendre que les lecteurs effectivement touchés par un quotidien définissaient de fait le type de publicité qui pouvait s'intéresser à la publication, mais surtout le type de perméabilité de ces lecteurs à cette publicité.

En termes plus simples, quand le public touché par une publication présente une moindre perméabilité à l'effet escompté par la publicité, les annonceurs partent. Pour remonter le journal, il fallait donc remonter le niveau intellectuel de la publication pour que les annonceurs puissent espérer atteindre des cibles véritablement perméables. Tant que le journal continuerait à répandre les rumeurs, il ne serait lu que par ceux qui s'en abreuvent, ceux-là même qui ne sont pas vraiment perméables à la publicité.

« Bob, tu sais que nous devons être plus efficaces et regagner nos lecteurs. Mais dans la vie, certaines décisions sont pénibles. Les sujets à couvrir ne sont pas vraiment de ta compétence et nous allons réduire notre pagination. Les rubriques intérieures vont donc être réduites pour focaliser sur les événements chauds, ceux qui intéressent.

- Tu veux dire que je suis viré ?
- Ne le prends pas comme ça, tu peux partir et prendre tes indemnités statutaires, ce sera mieux pour tous...
- Voilà pourquoi je vois tous ces visages déconfits ce matin. Qui d'autre ?
- Il n'y a que toi pour l'instant. Séparons-nous bons amis. La compta est prévenue. »

Bob eut le sourire crispé et blasé de celui qui renonçait déjà à se battre. Il savait qu'il pouvait partir avec l'indemnité conventionnelle de la profession et que c'était finalement peut-être un bon moyen pour lui d'échapper à la médiocrité de la situation.

« Je vais réfléchir. Je te donne ma réponse en fin de semaine ?

- Parfait. »

- Chapitre 2 -

Assis à son bureau, Bob était atone. Ses collègues avaient la mine défaite. Ils savaient tous que ce qui arrivait à Bob allait leur arriver aussi, ce n'était qu'une question de temps, la stratégie du journal restant celle de l'autruche. Ils essayèrent bien quelques gestes de compassion, mais Bob esquissa un sourire contraint et fit un signe de la main. Pas la peine, ça va aller.

Voilà, l'histoire avec ce journal se terminait. Ce n'était pas son premier job, mais ce journal, c'était finalement le confort de la médiocrité qui lui permettait d'avoir une petite frange hebdomadaire de bonheur avec Marlène. Il avait donc la semaine en cours pour récupérer ses affaires, prendre contact avec quelques « amis » et récupérer quelques documents. Il avait aussi quelques jours pour aller voir la comptabilité et vérifier les véritables conditions qu'on lui proposait en cas de départ dit « conventionnel ».

Il savait qu'aucun reportage ne lui serait plus confié ici, même pas aux trottinettes volées. Juste assez de temps pour ajouter une petite couche de déprime à son visage ridé et ajouter une couche supplémentaire de médiocrité sur son estime de lui-même. Médiocrité, cette compagne fidèle avec qui il vivait depuis si longtemps.

En passant devant le bureau d'un collègue fumeur, il eut envie de lui emprunter une cigarette, mais au dernier instant, il retint sa main, renonçant à la tentation. Il avait eu tant de mal à arrêter de fumer. Ce serait vraiment ballot de replonger.

La comptabilité lui confirma l'aspect statutaire pour son départ. Un an de salaire et paiement de cinquante jours de congés en souffrance. Les trente jours restant, il les perdait. Bob baissait les bras. Même sur ça, il n'avait plus la volonté de se battre. Le vrai journalisme, c'était le plaisir de son job. Heureusement, Marlène était là et c'était la promesse d'un weekend de douceur. Quitter ce journal, c'était finalement la bonne solution.

Au vendredi matin, Bob avait muri sa réponse pour Jacques. Rien de bien surprenant, il prenait son chèque. Jacques appela la comptabilité qui apporta sur le champ l'accord de départ à signer et un chèque. Bob relut l'accord avant de signer, puis examina le chèque :

« Ce n'est pas mon année de salaire et mes cinquante jours de congés ça, c'est juste mes congés !

- Oui, tu auras le deuxième chèque dans deux mois, le temps qu'on regroupe la somme.
- Mais ce n'est pas ce qu'on m'a dit ! »

Jacques lança un regard noir vers la comptable qui blêmissait un peu plus à chaque seconde. La porosité des cloisons avait laissé passer l'éclat de voix de Bob et le reste de la rédaction savait maintenant qu'il y avait une entourloupe. Il fallait réagir :

« Allez me chercher le chéquier et le décompte final. Bob, on doit regrouper la somme, je vais donc te signer le chèque en le datant pour dans deux mois. Tu ne pourras donc pas l'encaisser avant que l'argent soit effectivement sur le compte du journal.

- Jacques, inutile d'antidater, je m'engage à ne pas le mettre en banque avant deux mois. »

Jacques était pris. Bob connaissait la pratique. Une faillite ou un changement de statut, et le chèque ne serait jamais payé. Là, Jacques prenait une responsabilité personnelle si le chèque était daté du jour. Roublard un jour, roublard toujours. Bob se souvenait comment son père avait pris le contrôle du journal. Autant dire que ce gamin avait de qui tenir. Bob n'avait pas l'intention de se laisser faire.

Après dix minutes de palabres et de tentatives de nouvelles roublardises, Bob regagnait son bureau avec ses deux chèques, son accord signé et le sentiment qu'une enclume venait d'être retirée de ses épaules.

C'est en regagnant son bureau pour faire ses adieux à l'équipe que son regard fut attiré par le fax qui débitait régulièrement des infos en provenance de sources diverses. Une page attira son attention.

Un nouveau mort, un touriste, frappé d'un infarctus dans l'escalier du deuxième étage de la tour Eiffel. Si sa mémoire était bonne, c'était le troisième pépin de ce genre depuis Noël ! Et il avait le souvenir de deux ou trois autres touristes morts de la même manière à l'Arc de Triomphe.

L'instinct du bon journaliste, ou juste le coup de chance ? Bob plia la feuille du fax et l'escamota dans la poche interne de son blouson. Il y avait matière à investigation et son accord fraîchement signé n'avait pas prévu de clause de non-concurrence ou d'exclusivité pour la suite. Il pouvait donc revenir au journalisme qu'il avait toujours voulu faire sans jamais y parvenir. Le journalisme indépendant, vrai, qui informe le public.

Il sentit son cœur battre plus vite, une excitation de gamin. Il empoigna son sac, y fourra les quelques objets personnels qui traînaient sur son bureau, salua l'équipe et quitta la rédaction rapidement à la surprise générale. Pas de larmichette ni de discussion sans fin, l'équipe en resterait pour son compte, livrée à ses attentes en attendant les prochains départs. Bob, lui, était parti. Il était déjà loin.